

---

*Épithaphes carolingiennes du Centre-Ouest (milieu du VIII<sup>e</sup> – fin du X<sup>e</sup> siècle)*, Textes établis et présentés par Cécile Treffort

CNRS Éditions, 2020, 183 p.

Élisabeth Lorans

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/racf/5289>

ISSN : 1951-6207

**Éditeur**

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

**Référence électronique**

Élisabeth Lorans, « *Épithaphes carolingiennes du Centre-Ouest (milieu du VIII<sup>e</sup> – fin du X<sup>e</sup> siècle)*, Textes établis et présentés par Cécile Treffort », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 61 | 2022, mis en ligne le 17 février 2022, consulté le 19 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/5289>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## Comptes rendus

---

*Épitaphes carolingiennes du Centre-Ouest (milieu du VIII<sup>e</sup> – fin du X<sup>e</sup> siècle)*, Textes établis et présentés par Cécile Treffort, CNRS Éditions, 2020, 183 p.

---

C'est un bel ouvrage que nous offre ici Cécile Treffort, un volume hors-série du corpus des inscriptions de la France médiévale, une collection portée depuis de nombreuses années par le Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale basé à Poitiers et qu'elle dirige depuis 2001.

Pourquoi ce volume hors-série ? L'auteur s'en explique dans le prologue : l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou ont livré la plus forte concentration d'épitaphes des VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s., conservées intégralement ou presque et qui, souvent, portent leur date. Ce corpus régional recense et analyse 83 inscriptions, soit près du tiers des 250 épitaphes répertoriées en France pour cette période. Il a constitué le socle documentaire du mémoire d'habilitation à diriger des recherches de Cécile Treffort, qui fut publié en 2007 aux Presses universitaires de Rennes sous le titre de *Mémoires carolingiennes. L'épitaphe entre genre littéraire, célébration mémorielle et manifeste politique (milieu VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*. Longtemps retardée, la publication de ce volume comble donc un vide documentaire, même si certaines notices ont été publiées sous une forme abrégée dans d'autres volumes du corpus, ceux d'Angers, Tours et Poitiers, entre 2010 et 2017.

Cet ouvrage associe une introduction d'une trentaine de pages au corpus lui-même, présenté par département et par commune : Indre-et-Loire (17 notices dont 14 concernent des inscriptions trouvées à Tours) ; Loire-Atlantique (2 notices) ; Maine-et-Loire (32 épitaphes provenant toutes d'Angers), Mayenne et Sarthe n'ont qu'une inscription chacune ; les Deux-Sèvres en comptent 14, provenant de Chef-Boutonne (1), Melle (11) et Saint-Maixent (1) ; enfin la Vienne en réunit 15 dont 11 associées à Poitiers. Au-delà de ce décompte, révélateur de la grande disparité de la conservation de ce type d'objet dans la France du Centre-Ouest, c'est l'intérêt historique de ces témoins du haut Moyen Âge que révèle cet ouvrage, dans l'introduction générale comme dans les notices qui suivent un plan normalisé, associant photo, dessin, texte intégral en latin et sa traduction, enfin commentaire détaillé.

Au haut Moyen Âge, le territoire étudié appartenait pour sa partie nord à la Neustrie, pour sa partie sud à

l'Aquitaine et présentait une grande diversité sur le plan culturel, les plus célèbres *scriptoria* étant ceux d'Angers et surtout de Tours alors que l'Aquitaine du Nord passait pour un "parent pauvre" dans ce domaine. Néanmoins la pratique de l'épitaphe était répandue dans les grandes familles aristocratiques et chez les ecclésiastiques au nord comme au sud de la Loire.

Ce corpus réunit toutes les inscriptions funéraires produites ou utilisées dans la région étudiée, qu'elles aient eu une vocation tumulaire (pour marquer une tombe) ou une vocation obituaire (pour célébrer la mémoire d'un défunt). Sur la base de critères qu'elle détaille, Cécile Treffort a exclu du corpus quelques inscriptions jusqu'ici identifiées à des épitaphes de la région considérée. Les éléments retenus prennent la forme soit de poèmes transmis sous une forme manuscrite, soit d'inscriptions gravées encore conservées ou connues sous la forme de dessins, de photographies anciennes ou par des manuscrits d'érudits. Chaque fois que la pierre est conservée, l'auteur est revenu à l'original pour procéder à une description archéologique précise, établir le texte, en faire un relevé sur film plastique, le tout complété par de nombreuses photographies prises par Jean-Pierre Brouard et accessibles en ligne sur la base Titulus (<http://titulus.huma-num.fr/>). Si elle en a écarté, Cécile Treffort a aussi réattribué à l'époque carolingienne plusieurs inscriptions réputées antiques, mérovingiennes ou même modernes. Au total, presque un quart des notices présentes dans ce volume n'avait jamais été intégré dans un recueil du *CIFM*. C'est donc bien une étude à nouveaux frais que publie Cécile Treffort dont la notoriété en la matière n'est plus à démontrer.

La taille même de ce corpus et le fait que presque une trentaine de ces épitaphes porte un millésime – exprimée par année de l'Incarnation (douze inscriptions) ou par année de règne (quinze inscriptions) – en font une référence de première importance dans l'étude de l'écriture et de ses transformations entre la fin du VIII<sup>e</sup> s. et la première moitié du X<sup>e</sup> s. Il faut souligner la précocité de la mention de l'année de l'Incarnation dans la région où elle est attestée à partir de 770 alors qu'ailleurs il faut attendre la fin du IX<sup>e</sup> s.

Si la majorité des épitaphes ne portent pas de datation, leur provenance permet parfois d'établir une chronologie relative, au moins dans le cas de découvertes archéologiques récentes, ce qu'illustre la très belle série de Melle, des épitaphes à caractère tumulaire ou obituaire prove-

nant du cimetière Saint-Pierre fouillé pour l'essentiel en 1992 par Bernard Farago-Szekeres. Mais c'est là une découverte exceptionnelle et le plus souvent l'écriture constitue le seul repère chronologique, l'identification de personnages connus par des sources écrites étant périlleuse et conduisant à des résultats incertains.

Ce compte rendu étant destiné avant tout à des archéologues, j'insisterai sur la dimension matérielle des inscriptions qui se répartissent en deux groupes majeurs : quelques plaques obituaires qui devaient être encastrées dans un mur, d'une part, des épitaphes installées à l'origine à l'aplomb de la tombe, d'autre part. Une seule inscription, à Melle, fut gravée sur un couvercle de sarcophage, alors que les autres exemplaires de ce lot ont été observés sur des dalles qui pouvaient surplomber la tombe de plusieurs dizaines de centimètres : autrement dit, ces inscriptions étaient visibles à la surface du cimetière. Inversement, plusieurs épitaphes d'Angers étaient gravées sur des dalles d'ardoise fermant des coffrages, et étaient donc enfouies. Il existe même un exemplaire d'endotaphe, c'est-à-dire une épitaphe déposée dans la tombe, à Pussigny (Indre-et-Loire). Cette diversité de positions montre que l'épitaphe n'avait pas toujours pour but d'identifier une tombe en surface et donc de favoriser la dévotion personnelle.

Le matériau utilisé est toujours d'origine locale : calcaire ou schiste ardoisier en Anjou ; l'inscription est sculptée ou gravée avec un outil percuté et une minorité d'entre elles avait reçu des incrustations, notamment de plomb qui en noircissant rendait l'épitaphe mieux lisible.

La diversité des pratiques suggère l'existence de véritables ateliers à l'échelle locale : en témoignent les 27 inscriptions connues pratiquées sur des plaques de schiste ardoisier extrait près d'Angers. Si la majorité a été trouvée dans des nécropoles angevines, des découvertes plus éloignées dans des régions où domine le calcaire suggèrent des commandes dues à la bonne réputation des lapicides angevins. Enfin, de rares éléments de décoration sont à mentionner : croix de taille variable, palmette, rosaces, réseau d'entrelacs... Les textes en eux-mêmes répondent au standard de l'épitaphe à cette époque, en nommant toujours le défunt qui repose sur place, et en demandant parfois au lecteur de prier pour lui. Des formulations similaires témoignent de la circulation manuscrite de modèles, voire de l'imitation d'autres épitaphes voisines.

Enfin, quelques mots sur la provenance des épitaphes lapidaires, issues pour beaucoup des espaces funéraires suburbains d'Angers, Tours et Poitiers, où elles ont souvent été découvertes lors de travaux conduits au XIX<sup>e</sup> s., ce qui nous prive d'une localisation précise. D'une manière générale, on a affaire à des clercs mais aussi à des laïcs, hommes, femmes et enfants, qui devaient appar-

tenir à des cercles aristocratiques et lettrés, comme à Melle, un des principaux ateliers monétaires de l'empire carolingien.

Outre une substantielle bibliographie, l'ouvrage offre un index des noms de lieux et de personnes, un index de tous les mots contenus dans les inscriptions, ce qui facilite grandement l'analyse sémantique, enfin un récapitulatif de leur répartition par siècle.

En conclusion, cet ouvrage remplit une double fonction : alors que le corpus dresse un bilan des découvertes de cette nature dans le Centre-Ouest de la France, son introduction permet aux non-initiés de découvrir la richesse des informations et des questionnements qu'offrent ces épitaphes carolingiennes encore trop mal connues et que l'archéologie est susceptible de mettre au jour.

Elisabeth Lorans  
Professeur d'archéologie médiévale  
à l'Université de Tours